

de dévoiler la nature et elles se renferment toujours dans leur mission spéciale, qui est d'enseigner aux hommes les voies du salut éternel. Mais elles rendent à la science un service immense, en la gardant des plus dangereux périls d'erreur. On comprend que les protestants et autres dissidents prétendent voir dans la rigueur du dogme une mutilation de la pensée. Ils plaignent les catholiques de ne posséder qu'une liberté amoindrie et de se voir barrer certaines routes, au bout desquelles la vérité, peut-être, se trouverait. Dans leur bouche d'incroyants, ce langage est naturel et même logique. Un catholique, au contraire, ne peut que se sentir guidé et éclairé dans ses travaux scientifiques par des indications dogmatiques dans lesquelles il a confiance. S'il s'abstient de parcourir les routes que sa foi condamne, c'est avec la conviction que ces routes sont celles de l'erreur et que l'on gagne un temps précieux en les évitant pour se tenir assidûment à celles qui *peuvent* conduire au but. Pour qui veut s'orienter, marcher droit, et enfin aboutir, ce n'est pas un mince avantage que de trouver un terrain jalonné, ne le fût-il que d'une façon négative, par l'indication des chemins dans lesquels on ne peut que se fourvoyer.

Un vrai croyant ne peut donc, sans devenir inconséquent d'une manière honteuse, voir dans le dogme un joug pour sa pensée et un amoindrissement de ses aptitudes scientifiques. Il doit y trouver, au contraire, une lumière et une force.

* *

C'est ce que M. Brunetière paraît avoir bien compris quand il a constaté l'accord naturel de la foi la plus sincère, la plus humble, en même temps que la plus haute, avec la science la plus étendue et la plus moderne.

Il a la note juste : il n'a pas versé dans le préjugé dont nous parlions, qui scinde le savant catholique en deux êtres antagonistes. Ce préjugé, il faut le dire, a été accrédité par le langage et la pratique de nombreux savants officiels, catholiques tièdes ou défaillants qui ont fui les périls personnels, souvent graves, de la lutte contre l'erreur et ont trouvé commode ou avantageux de composer avec elle. Le type le plus accompli de ce coupable abandon des principes se trouve dans Doellinger, dont la longue vie fort bien étudiée dans des publications toutes récentes (1), montre une unité parfaite de pensée et d'action. On y voit que cet intrigant, fort versé dans la théologie, mais dont la foi n'était ni haute ni humble, s'est toujours appliqué à ne combattre les protestants que dans la mesure modérée qui devait leur plaire et qu'il a mis, en somme, toute sa science à leur service, pour en recevoir, en retour, des profits et des honneurs considérables. De tels exemples, heureusement, sont rares ; mais les scandales qu'ils produisent se propagent fort loin. Ces révoltés font école et leur esprit ne meurt pas avec eux. Ils trouvent dans toutes les passions humaines de petites ou de grandes complicités. Ils créent ainsi des courants puissants qui étonnent les timides et séduisent les calculateurs. Ils déchaînent des tornades, où se précipitent

(1) *Voix internationale*, No. 4, Avril 1898